

En mémoire de Werner Hamacher

AVANT-PROPOS

Enfant de dix ans peut-être, en vacances avec mes grands-parents maternels qui se rendaient toujours en Espagne, je prenais le petit-déjeuner avec ma grand-mère sur la terrasse ensoleillée d'un hôtel ; j'étais un peu endormi, silencieux comme elle. J'entends encore : « Je ne supporte pas d'entendre cette langue ». Je levais les yeux vers elle, son visage s'était crispé, elle s'adressait et ne s'adressait pas à moi. Je n'avais pas besoin de tendre l'oreille pour que me parviennent les voix d'un couple de touristes allemands qui, à la table d'à côté, discutait paisiblement. Ma grand-mère n'était pas juive mais mariée à un juif et ils avaient vécu toutes les menaces de la zone « libre » avec un enfant dans les bras – ma mère venait de naître. Mon grand-père avait perdu dans les camps nazis une partie de sa famille ; donc moi aussi je l'avais perdue et le savais bien sûr, à ceci près que le vide creusé par toutes ces absences, celles des déportés, adultes ou enfants, mais aussi des enfants qu'ils n'avaient pas eus, se fondait avec la méconnaissance que l'on a de ses oncles, tantes ou cousins au second degré : je les savais absents comme je savais vivants ceux qui étaient du côté de mon père, d'une manière à la fois certaine et diffuse.

J'écoutais la langue de nos voisins. Je ne me souviens d'aucun visage et n'éprouvais aucun besoin de me tourner vers ceux qui parlaient. J'écoutais simplement et sans savoir si elle me le demandait, essayais de sentir à quel point m'entamaient les sons de leur conversation. Mais cet effort ne s'appuyait sur rien, aucune expérience, aucun contact avec l'Allemagne, il était simplement suspendu à ces voix qui dès lors ne pouvaient m'être insupportables. Flottant dans l'air comme elles, il dérivait vers un sens qu'il ne pouvait atteindre, et se fondait

tout simplement dans la tendance à deviner une pensée dans les articulations d'une langue inconnue. Si j'avais saisi ne serait-ce que quelques bribes de ce sens (si ce couple avait été espagnol) j'aurais sans doute été déçu. Je ne suivis pas la tradition familiale qui nous rattachait à l'Espagne d'où nos ancêtres juifs avaient été exclus ; j'appris l'allemand avec le désir de retrouver dans cette langue cette pensée qui m'avait échappé, cette pensée voisine.

J'eus des moments difficiles dans cet apprentissage. Ce que j'admettais mal, c'était les moments où la saisie d'une phrase ne me posait plus problème. Cela me semblait aussi ennuyeux que de suivre malgré moi une conversation qui ne me concernait pas et qui se serait déroulée en français à la table d'à côté. J'exigeais plus de l'allemand : qu'il m'ouvre sur un sens sans me le donner d'emblée. La langue courante, celle du quotidien ou de l'actualité, me laissait froid. J'aimais l'allemand quand il me résistait et je faisais tout pour qu'il me résiste, pour que ce qu'il me dise ne soit jamais gagné. Je ne progressais pas vite.

Peut-être étions-nous alors tous pris (les germanistes et leurs élèves) dans la traînée de ce que l'Allemagne avait nommé son destin, et qu'elle avait pensé intensément dans la mesure même où il n'arrivait pas à prendre forme. L'Allemagne n'était pas un État au début du XIX^e siècle, à l'époque où les États modernes se constituaient autour d'elle. Elle avait vécu tardivement les révolutions populaires et les avait écrasées (1848, 1918). Elle s'était conçue comme le sol où devait s'installer la pensée moderne, mais n'avait jamais pu faire descendre cette pensée sur terre ou s'élever à sa hauteur ; elle n'avait pu affirmer son identité et sa place que d'une manière impériale, destructrice et autodestructrice, en mélangeant philosophie politique et mythologie nationale. La version raciale de ce nationalisme l'avait fait descendre, à l'époque nazie, plus bas que terre, puis elle avait été scindée en deux régimes, et c'était encore deux pensées (libéralisme et communisme) qui se confrontaient sur son territoire, comme deux destinées irréconciliables dont

l'une (celle du communisme) était caricaturale et faisait de l'Allemagne la caricature d'elle-même. Bien sûr tout cela est trop rapide, trop systématique, alors que notre apprentissage révélait plutôt une sorte de brouillage, de perte de repères. Dans nos manuels, des adolescents joviaux évitaient de répondre par « oui » et s'exclamaient : « super ! *Prima!* », mais cette joie vide semblait faite pour s'effacer devant les textes qui rappelaient le génocide nazi, décrivaient la mort dans les camps, nous faisaient à la fois assister et participer à ce retravail du passé qui était la tâche principale de ces mêmes adolescents (et que la France avait à peine commencé de son côté). Un chapitre était invariablement consacré au résultat, assuré, ressassé, de la comparaison entre la RFA et la RDA, mais tout de même nuancé, en raison aussi de la tradition marxiste des germanistes, par le tableau des échecs de l'Ouest : les inégalités sociales, le chômage, la misère des immigrés turcs. Les textes littéraires se mêlaient aux articles de presse et aux témoignages, ils parlaient d'une manière plus dense, plus âpre aussi, des mêmes sujets. Autant dire qu'il y avait très peu de fiction. Et pas de poésie, sinon d'inévitables vers de Goethe à la métrique mystérieuse et qui ne semblaient là que pour nous rappeler le nom des ses maîtresses. Une prose sans bornes prenait ses distances vis-à-vis de la grande culture et de la lyrique allemande trop impliquées dans l'ancien destin de l'Allemagne. Quand cette prose allait jusqu'à l'effacement du langage devant sa simple fonction d'information, elle ne m'intéressait pas ; dès qu'elle prenait vis-à-vis d'elle une distance critique qui faisait vaciller les assurances idéologiques de l'époque, ou se heurtait brusquement à sa limite, redécouvrant dans une forme de perplexité triste que le sens lui échappait (c'est ainsi que l'horreur des camps pouvait être abordée dans la langue des camps, ou que Wolfgang Borchert pouvait exprimer la part singulière du désastre allemand en suivant le courant de conscience d'un soldat immobilisé dans la bataille de Stalingrad) je participais à cette critique et cette perplexité.

Allais-je trouver dans le cours de philosophie qui termine les années de lycée ce que je demandais à l'allemand ? En un sens oui, et sous la forme de la vérité. Le cours de Terminale est configuré pour cela depuis son institution, dans laquelle Victor Cousin a joué un si grand rôle, à une époque, la première partie du XIX^e, où la France était fascinée par l'Allemagne, ou si l'on veut, se sentait participer à l'autofascination de l'Allemagne qui pensait l'avenir de la Révolution française tandis que les Français se débattaient avec leurs propres tendances restauratrices. Cousin, donc, philosophe libéral, était fasciné par le système hégélien et sa manière d'inclure la liberté individuelle dans une œuvre collective, dans un État libre qui n'était tel que si les jeunes citoyens apprenaient cette pensée du commun et de l'Universel. Hegel avait enseigné sa philosophie dans un lycée, Cousin voulu faire de cette philosophie celle du lycée français. Il le dit dans une de ses lettres au philosophe allemand : « je ne demande grâce que pour la France ; Hegel, dites-moi la vérité, puis je passerai à mon pays ce qu'il en pourra comprendre ». Ce qui est extraordinaire dans ce désir, c'est d'un côté la certitude (d'origine très française, très cartésienne) que la vérité une fois exprimée pourra se développer naturellement dans l'esprit de chaque citoyen, qu'il sera possible d'« imprimer à la France un mouvement français qui aille ensuite de lui-même » ; et de l'autre, la conviction inverse, plus intrigante, que l'importation ou le transfert de la vérité implique une forme de distance et de perte : que les Français ne pourront entièrement comprendre de quoi on leur parle. C'est l'esprit du cours de Terminale : il s'agit de déployer un discours vrai, d'une manière quasi-systématique, d'atteindre une vérité qui dépasse l'histoire et la géographie et qui parachève le civisme des lycéens ; et tout aussi bien, de confronter ceux-ci à l'incompréhensible, de les initier à l'éloignement de la vérité. Ce qui restait étrange (l'est encore) dans cette initiation à la philosophie qu'une grande majorité des Français ont expérimentée, qui est pour les non-germanistes leur premier et peut-être leur seul contact sérieux avec l'Allemagne, c'est que

les penseurs allemands, de Kant à Heidegger, soient inclus ou importés d'une manière presque sereine dans la recherche ou la critique de la vérité, qu'ils voisinent alors les auteurs français et anglais, sans la remise en cause constante jusqu'à l'obsession de la grande culture allemande qui habite les Allemands et les germanistes, et qui nous éloigne très franchement du projet cousinien. On pourrait généraliser ce constat à l'ensemble de l'enseignement universitaire de la philosophie, mais il est bien sûr aussi important de le nuancer : maintenant, Benjamin, Adorno, Levinas, Derrida, d'autres penseurs lucides sur le destin de l'Allemagne sont étudiés à tous les niveaux. Pour ma part, je participais à cette lucidité simplement par mon appréhension de la langue allemande, et dans ma volonté qu'elle me résiste. Ce que j'ai compris des penseurs allemands, c'est donc ce que j'attendais d'eux : on ne pense que dans les mots, ce qui veut dire aussi que le sens déborde les mots, que le langage est pour la pensée une limite infranchissable qu'elle ne cesse de heurter pour aller au-delà d'elle. C'est l'étude en Terminale du cours de Hegel sur la pyramide égyptienne qui m'a vraiment porté vers la philosophie : l'œuvre n'est là que pour montrer l'immense effort fourni pour retenir son sens, mais elle le laisse s'échapper.

J'étais plongé dans Marx au moment de la chute du mur de Berlin. C'est alors que l'Allemagne a perdu ce qu'il lui restait de destinée. Elle est devenue depuis ce moment une nation définie avant tout par son activité économique, tenant son rang parmi des nations comparables. Elle produit, vise la croissance, défend maintenant l'Euro plus facilement qu'elle défendait le Mark, cette monnaie qui même solide portait le souvenir de ses chutes vertigineuses. Dans son avancée qui en même temps ne mène nulle part, elle n'incarne pas la victoire du libéralisme sur le communisme, mais se laisse mener (ou produire, conduire en avant) comme les autres pays par ce qui n'est plus une pensée, s'écarte de la pensée, qui ne cesse de s'effectuer sans avoir même à remporter de victoire (sur la liberté, sur le « commun » du communisme) et qu'il faut

continuer à nommer capitalisme. Elle n'est plus cette nation philosophique qui fascinait les Français au XIX^e siècle et qui se fascinait elle-même. Sa dernière démonstration aura été justement de s'écarter d'elle-même. Elle reste seulement plus grande (démographiquement, économiquement) que nous et que nos autres pays voisins. Et si nous pouvons encore nous rassurer en nous trouvant plus proche d'elle que de tous les autres (selon la rhétorique maintenue du « couple franco-allemand » partageant le même « destin ») on peut franchement se demander si ce couple dont un des membres a pour principale obsession de surveiller la comptabilité de l'autre a plus d'avenir que celui que formait l'Allemagne en pensée, et tant qu'elle avait un destin, avec la Grèce. Hölderlin avait déjà anticipé la fin de ce dernier au tout début d'*Hypérion* : « Je n'ai plus rien que je puisse dire à moi », disait le personnage grec, précisant :

Chaque fois que j'ai pleuré de dépit, j'ai vu venir à moi les sentencieux personnages qui hantent votre Allemagne, ces malheureux qui n'aiment tant les âmes souffrantes que pour leur appliquer leurs maximes : et de s'en donner à cœur joie, et de me dire, entre autres conseils : plutôt que de gémir, si tu agissais¹ ?

Bref, l'Allemagne est devenue notre voisine semblable à nous, notre premier partenaire commercial (la réciproque n'étant plus vraie depuis deux ans déjà), d'une certaine manière notre modèle et encore notre censeur. Mais elle est aussi ce pays dont la langue va vers son sens d'une manière indéfinie et aporétique ; tout comme cette phrase de Hölderlin quand on pense qu'elle est écrite en langue allemande par un poète allemand, tentant de saisir ce qui lui est le plus proche par un détour par l'étranger dont on ne revient jamais vraiment.

Cette langue s'est alors représentée dépouillée de son assurance, retirée de sa puissance mythique, également pour ceux

1. F. Hölderlin, « Hypérion », trad. Ph. Jaccottet, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1967, p. 136.

qui accomplissaient avec elle leur propre détour par l'étranger, les traducteurs français. Ma fréquentation du romantisme et de l'idéalisme allemand me fait penser que depuis la chute du Mur tout a été retraduit, de façon à ce que nous n'entendions plus dans les textes une forme de convenance naturelle entre l'allemand et le français qui faisait oublier l'étrangeté de la langue source, et dans un effort sans fascination, donc qui n'était plus dirigé par le projet d'offrir aux Français un accès direct à la vérité (les traductions de Heidegger font ici souvent exception, mais provisoirement sans doute) ; le français des traducteurs s'est alors rapproché de l'allemand, il s'est germanisé en quelque sorte, mais pour manifester la différence entre ces deux langues, à la fois voisines et irréductibles l'une à l'autre. Il n'est pas étonnant que les germanistes (littéraires autant que philosophes) aient développé l'idée qu'il n'y a pas de traduction sans transfert culturel, sans transformation du sens provoquant l'émergence d'un nouveau sens, situé comme entre les deux langues, donc aussi impossible à situer, idée immédiatement généralisable au-delà du contexte franco-germanique. Il en va de même dans la relation de notre langue actuelle aux textes passés, si bien que (même si ce n'est pas l'avis de tous) ce qui est passé reste tel, et que le rendu le plus exact d'un texte, de Fichte, de Hegel, ou même de Husserl, les place à distance de nous. Il est alors normal que certains germanistes, après avoir traduit et commenté ainsi les grands textes du romantisme, de l'idéalisme, du marxisme ou de la phénoménologie, se soient ensuite tournés vers la philosophie allemande la plus contemporaine : non pour s'identifier à elle comme Cousin pouvait s'identifier à Hegel mais pour rapprocher de nous des pensées mues par le refus de toute identification (impliquant une reconnaissance sans identification), par une interrogation constante, héritée du marxisme, sur le devenir social (et social veut aussi dire sans mythologie et sans destinée) de l'Allemagne comme de l'Europe – ou du capitalisme mondialisé. D'autres ont suivi une autre voie – mais une différence de voies est toujours une divergence sans dichotomie, elle implique des

croisements, des contacts, d'autres divergences communes ou singulières dont nous ne traçons nullement ici le tableau. Celle-ci consiste plutôt à glisser vers la philosophie française contemporaine pour ressaisir, encore une fois sans fascination, sa relation à la philosophie allemande, dans la mesure où depuis la Révolution française (au moins) l'une ne peut se passer de l'autre, quitte à éprouver sa résistance, ou à trouver en elle la résistance du sens. C'est celle que je crois avoir suivie, avec bien d'autres, consacrant une bonne part de mes efforts à comprendre ce voisinage qui ne livre aucune vérité dernière, dans la suite de ceux que j'avais fournis pour saisir le sens d'une conversation de touristes à la table d'à-côté. Ces efforts sont devenus des textes, ou se sont dispersés en eux, et cet ouvrage les rassemble, mais pas tous – l'impossibilité du rassemblement s'avérant indissociable de toute pensée du voisinage.

J'ai intitulé « Romantiques sans l'être » la première partie de ce recueil, celle qui revient sur la grande histoire du romantisme et de l'idéalisme allemand. En effet les Romantiques eux-mêmes peuvent se lire maintenant (après Blanchot et Lacoue-Labarthe, avec Nancy – mais déjà avec Hegel et les autres interprètes allemands) en les dégagant du schème habituel qui fait voir en eux les chantres de l'œuvre accomplie, donc aussi de la fusion sentimentale entre l'individu et l'État dans une œuvre collective, sans compter qu'aucun n'a vraiment révélé l'Être tel quel. Dans l'écriture de la Révolution française qu'ils mettent en œuvre, c'est plutôt l'infini du sens et l'impossibilité de l'accomplir entièrement qui les préoccupent, et leur tendance prophétique traduit leur ouverture sur la modernité. Le premier texte, qui est un article de dictionnaire, fait ici office d'introduction générale. Le second se consacre à la volonté des romantiques de tourner vers l'avenir la nostalgie de l'âge d'or. Elle a déjà été beaucoup étudiée; ma perspective est de tenir compte de la dévalorisation de l'or au profit de l'agriculture chez les physiocrates des Lumières, pour montrer que ce qui préoccupe les Romantiques, c'est de repoétiser un monde économique et politique qui dans son avancée n'a plus rien de poétique, en